

NICK BRANDT
UN SEIGNEUR
DE LA
PHOTOGRAPHIE

Depuis vingt ans, cet artiste britannique connaît un immense succès en galerie comme en librairie. Féroce­ment engagé dans la défense du monde sauvage, il dévoile son nouveau projet photographique qui entremêle le destin des réfugiés climatiques avec celui de la faune africaine. Des clichés d'une puissance saisissante.

Par Vincent Jolly (texte)

Si Nick Brandt devait être un animal, il serait un éléphant. Celui qui, comme l'écrit Romain Gary dans sa lettre au pachyderme parue en 1968 dans *Le Figaro Littéraire*, « résonne triomphalement comme la fin de la soumission et de la servitude, comme un écho de cette liberté infinie qui hante notre âme depuis qu'elle fut opprimée pour la première fois ». Cette soif de liberté créatrice est depuis toujours au cœur de la démarche de Nick Brandt. Dans une époque où la photographie est exsangue, où les auteurs courent après les commandes, les bourses et autres financements épar­ses pour survivre, ce Britannique a le luxe de pouvoir s'offrir les projets qu'il souhaite ; de s'affranchir de toute attache pour pouvoir faire ce qui lui plaît. Ses tirages mastodontes (en taille comme en prix) se vendent comme des petits pains, ses livres aussi. Depuis 2001, il en a signé six. Six chefs-d'œuvre dont les noms claquent comme des titres d'albums de métal suédois : *This Empty World*, *Inherit the Dust*, *Across the Ravaged Land...* Et enfin, *The Day May Break*, « le jour pourrait se lever ». Le seul point commun entre ces projets ? Alerter sur la destruction du monde naturel.

LE SENS DE LA DRAMATURGIE

Car, comme un éléphant attiré par des points d'eau très éloignés, Nick Brandt va où il veut aller. Pour sa première trilogie, entre 2001 et 2013, le photographe pose les jalons de son style : une photographie artistique qui détonne des grands noms de celle dite « animalière » grâce à l'emploi du noir et blanc, à un original sens de la composition et... à un 6certain talent pour le dramatique. En témoigne alors cette photo épous­touflante de 22 rangers tenant dans leurs mains 44 défenses d'éléphants braconnées. Puis pour *Inherit the Dust*, il se met en tête d'imprimer en grand format, façon JR, des photos d'animaux en voie de disparition au milieu de paysages urbains où la

Ali et Fatuma
Mohamed,
avec
l'éléphant
Bupa.
Kenya, 2020.



Richard
Moya avec
Grace, un
aigle
bateleur.
Zimbabwe,
2020.



Thomas Phiri
avec Vincent,
un vautour
à capuchon.
Zimbabwe,
2020.



Regina
Mahove et
Jack Stewart,
avec les
guépards
Diesel et
Levi.
Zimbabwe,
2020.



NICK BRANDT UN MASTODONTE DE LA PHOTOGRAPHIE



En haut : le rhinocéros Najin entouré de réfugiés climatiques.
Ci-dessus : Halima Hussein, son fils Abdul, avec Frida, une femelle koudou (à gauche).
À droite : Kuda Ndima et la girafe Sky. Kenya, 2020.



Le photographe Nick Brandt en séance de photographie au Zimbabwe, avec l'éléphant Mak.

faune a été chassée. Enfin, dans *This Empty World*, il pousse l'exercice un cran plus loin en faisant construire de véritables décors de cinéma au beau milieu de la savane pour orchestrer ses photomontages dans le même esprit – mais en couleurs, cette fois. Ces projets, dont les budgets se chiffrent en dizaines, en centaines de milliers d'euros, personne de sain d'esprit ne les financerait aujourd'hui. Et Nick Brandt le sait. « *Et si quelqu'un était prêt à mettre de l'argent, il faudrait attendre les fonds, faire des dossiers, essuyer des rejets, faire des compromis...* » explique-t-il à sa galerie parisienne, Polka. *Quand j'ai un nouveau concept, je suis totalement obsédé. Je n'ai aucune patience.* » Une mémoire d'éléphant, mais une impatience presque enfantine ; une fraîcheur et une intarissable soif de créer. Et de poursuivre : « *Pour moi, la beauté de la photographie, c'est la liberté de créer ce que je veux, quand je veux et comme je veux.* » Ce credo, il ne s'en éloigne pas. Même lorsque la Covid-19 vient s'en mêler.

Après vingt ans à travailler en Afrique de l'Est, Brandt comptait enfin divorcer un peu de ce continent dont il est tombé amoureux dans les années 1990 lors d'un tournage pour Michael Jackson (il a réalisé plusieurs clips vidéo pour la star de la pop). *The Day May Break* devait débiter en Californie. Pour ce projet, l'idée de Brandt est de revenir à une certaine forme de simplicité. De se dépouiller du dramatisme spectaculaire qui sculptait ses précédents travaux. Sur cette série, il fait cohabiter sur la même image, sans aucun subterfuge, hommes et animaux affligés par le même phénomène : le changement climatique. « *Ou plutôt la panne climatique* », précise-t-il dans son avant-propos. Mais en 2020, la Californie est à l'arrêt sous le coup de la crise sanitaire. Alors, comme l'éléphant, Brandt part en exode là où il pourra créer en liberté. « *On avait tous des projets différents pour 2020, raconte l'auteur. En regardant la situation, j'ai réalisé que commencer ce travail au Kenya et au Zimbabwe était assez*

réaliste : le Kenya n'avait jamais fermé ses portes aux touristes internationaux et le Zimbabwe avait rouvert ses frontières un mois avant mon arrivée. » Cette région, Nick Brandt la connaît très bien : il y a fondé une ONG en 2010, Big Life, pour tenter d'enrayer le braconnage et la destruction de l'écosystème d'Amboseli qui recouvre une zone à cheval entre le Kenya et la Tanzanie.

Après *This Empty World* et ses couleurs vives, ses néons électriques, ses lumières cinématographiques et ses effets visuels dantesques, *The Day May Break* revient à un noir et blanc nébuleux dans des images où le brouillard et parfois une ampoule constituent le fil rouge de la narration. « *This Empty World, c'était élaboré, ambitieux : un peu comme un album d'électro* », s'amuse Brandt. « *Alors que The Day May Break est plus intimiste ; comme un album acoustique.* » Un album dans lequel chaque chanson est un chapitre ; et chaque chapitre raconte une histoire. Comme celle de Clementia et de son fils John, qui vivent près de Victoria Falls au Zimbabwe. La mère a raconté au photographe comment les sécheresses répétées ont bouleversé le paysage et asséché les puits ; comment les habitants de son village ont été contraints de marcher toujours un peu plus loin pour trouver de l'eau. Son histoire est la même que Mak, l'éléphant qui se tient comme un roc près de Clementia et John. Lui aussi est un rescapé climatique. Avec une déforestation hors de contrôle, l'habitat naturel des pachydermes se réduit comme une peau de chagrin et pousse les animaux vers les mêmes zones que les hommes. Cette cohabitation forcée entraîne des conflits, des pertes de vies humaines et de récoltes et pousse les gouvernements à abattre un certain nombre de mammifères pour en réguler la population. Ce fut le cas de la mère de Mak, qui a dû être recueillie dans un orphelinat puis replacée dans une réserve. Sur cette photo, comme sur les autres, le brouillard est omniprésent – mais généré artificiellement par une machine à fumée. Cette brume lui a été inspirée par les

incendies qui ravagent régulièrement – et de plus en plus fréquemment – la Californie où il habite. « *J'ai fait en sorte que les humains et les animaux ne se regardent pas* explique Brandt. *Pour montrer leur déconnexion mais, dans le même temps, leur union dans ce même univers nébuleux.* » Pourquoi, alors, ne pas avoir appelé ce projet *We're All Doomed* (nous sommes tous condamnés) ? Le photographe convient d'une évolution dans sa démarche. « *Avec Inherit the Dust et This Empty World, j'étais très sombre, très pessimiste* admet-il. *Avec ce projet que je vais continuer sur toute la planète, je veux faire comprendre que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.* »

Pour la suite de ce nouvel opus, Nick Brandt va prendre la direction du Brésil, de la Bolivie et de l'Australie. Pour montrer comment, partout, la destruction des espaces naturels et les bouleversements climatiques vont contraindre toutes les espèces (et les hommes y compris) à perdre leur habitat. « *En Californie, rien que le Dixie Fire a ravagé 1 million d'hectares et brûlé un millier de bâtiments, constate le photographe. Et ces incendies surgissent partout : regardez le Portugal, la Grèce... et même la France !* » Avec ce projet, Brandt continue de sonner l'alarme, mais veut entretenir la flamme de l'espoir. *The Day May Break* : le jour pourrait se lever, clame le photographe. Reste à savoir sur quel monde cette aube se lèvera. ■

Vincent Jolly

À lire : *The Day May Break*, de Nick Brandt, Éditions Hatje Cantz, 168 p., 54 €.

À voir : Exposition des photographies de Nick Brandt à la galerie Polka, 12, rue Saint-Gilles, Paris 3^e, du 21 janvier au 12 mars 2022.

